

Une histoire des luttes pour l'environnement

xviii^e-xx^e : trois siècles de débats et de combats

Anne-Claude Ambroise-Rendu, Steve Hagimont, Charles-François Mathis et Alexis Vrignon

Paris, Textuel, 2021, 304 p.

Que l'on soit militant de la cause écologique ou simplement curieux de l'histoire des luttes environnementales, la plongée dans ce livre a de quoi nous combler. Ces quatre historiens ont réalisé un remarquable travail de recensement et de hiérarchisation des faits, nourri d'une précieuse documentation visuelle : 250 illustrations reproduisant peintures, dessins, lettres, cartes, affiches...

L'un des (nombreux) intérêts de cet ouvrage est qu'il tord le cou au grand récit de la modernité en montrant que des alertes, certes marginales, avaient été émises de longue date par des savants ou scientifiques que l'on n'appelait pas encore des « lanceurs », au premier rang desquels Rousseau, désigné par les auteurs comme « la figure tutélaire des mouvements environnementaux ». Le siècle des Lumières n'était pas aussi univoque qu'on a bien voulu le dépeindre : « La résistance s'organise, au niveau local ou à l'échelle d'un pays. Elle tente de

répondre à des questions nouvelles : Quelle nature veut-on protéger ? [...] Qui est en droit de parler au nom de la nature et des êtres qui la peuplent ? » D'aucuns veulent exclure l'homme de certains espaces. Et Rousseau et quelques-uns de ses contemporains mesurent déjà la gravité du choix de la modernité au détriment de la nature. La mise en perspective historique s'avère parfois vertigineuse : on apprend que dès 1864 l'Américain George Perkins Marsh s'inquiétait dans *Man and Nature* des perturbations environnementales provoquées par une humanité désinvolte ; que les pollutions obsédaient les Britanniques au xix^e siècle ; ou encore que des paysans ariégeois résistèrent en 1829 à la privatisation de leurs forêts en enlevant des agents de l'État.

Et à l'heure de la résurgence de la notion de communs, l'article sur la façon dont au Royaume-Uni les terres ont été encloses et privatisées au xviii^e siècle (cela avait commencé au Moyen Âge) est riche d'enseignement : sur la

Tous les six mois, des auteurs, lecteurs ou membres du comité éditorial de DARD/DARD présentent des livres d'hier et d'aujourd'hui qui ont trait à la transition écologique et sociétale pour établir une bibliothèque subjective.

base de quelque 5 000 lois, les *Parliamentary enclosures* ont privatisé plus de 2,5 millions d'hectares (environ 20 % de la surface de l'Angleterre) pour le bénéfice des châtelains au nom de la modernisation économique.

Plus proche de nous, on ne manquera pas l'article sur le choc du rapport Meadows qui, faut-il le rappeler, concluait dès 1972 que « seuls l'abandon de la croissance sans limites de la production de biens et la maîtrise de la croissance démographique permettraient d'éviter un effondrement global à moyen terme ». On lira avec autant d'intérêt le texte sur la critique du sous-développement d'Ivan Illich, à travers son université informelle basée au centre de Cuernavaca au Mexique. Ou encore l'article intitulé « La mondialisation des luttes : les paysans indiens contre les OGM – 1999 », qui montre (trop sommairement) la

convergence entre l'association indienne des paysans du Karnataka et la Confédération paysanne en France.

Difficile quoi qu'il en soit d'extraire un article plutôt qu'un autre. L'intérêt est de pouvoir butiner à loisir dans cet ensemble de textes répartis dans quatre grands chapitres : « Fin du XVIII^e-XIX^e siècle : contester dans le siècle du Progrès » ; « 1900-1967 : les luttes environnementales face aux flux et reflux de la modernité » ; « 1967-1979 : le tournant environnemental » ; « 1979-1999 : défendre la planète à l'heure du développement durable ».

Éric Fourreau

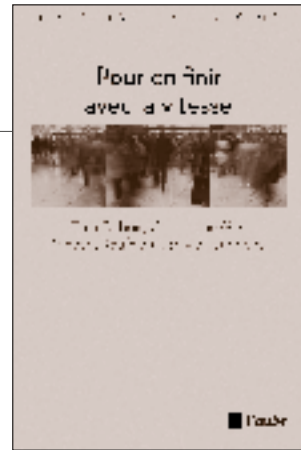
Pour en finir avec la vitesse

Tom Dubois, Christophe Gay, Vincent Kaufmann et Sylvie Landriève

La Tour-d'Aigues, L'Aube, 2021, 152 p.

Issu des travaux du laboratoire d'idées « Forum vies mobiles », voici un livre à lire absolument si l'on veut comprendre ce qui conditionne l'atteinte de l'objectif national de neutralité carbone à l'horizon 2050. Et le constat est sans appel : il nous faut opérer un changement de paradigme dans nos rapports culturels et matériels à la mobilité et à la vitesse. Il est illusoire de penser que les avancées technologiques dans le domaine des transports nous permettront de tenir nos objectifs de réduction d'émissions

de CO₂ sans la transformation radicale et concomitante de nos pratiques de mobilité. L'ouvrage, qui s'appuie sur de multiples enquêtes et fournit au lecteur de nombreuses données, s'attache principalement à analyser les liens entre l'évolution de nos modes de vie et les transformations qui ont affecté les rythmes et amplitudes de nos déplacements. Il montre comment notre rapport au travail et plus généralement nos rapports sociaux ont été façonnés et ont généré en retour (amplifiée



d'ailleurs par le numérique) une dépendance croissante et inégalitaire à une mobilité rapide, aux incidences énergétiques, sanitaires et climatiques catastrophiques.

« Le meilleur déplacement c'est d'abord celui qu'on n'effectue pas, et ensuite seulement celui qu'on peut effectuer par des modes moins ou pas carbonés. » Si cette règle peut rencontrer un désir de ralentissement, une aspiration à d'autres rapports à l'espace, que de multiples enquêtes font d'ailleurs ressortir comme une attente croissante de nos concitoyens, il reste que le système possède une inertie très forte.

L'Utopie ou la mort

René Dumont

Paris, Points Seuil, préface de Christophe Bonneuil, 2020, 231 p.

En cette période pré-présidentielle, il n'est pas inintéressant de se tourner vers ce que pouvait écrire, il y a presque un demi-siècle, le premier candidat écologiste à la présidentielle, René Dumont. Cet ouvrage-manifeste résonne aujourd'hui avec une acuité à la fois stupéfiante et, il faut bien le dire, désespérante (tant l'alerte fut ignorée). Déjà pointait-il du doigt le mythe du productivisme censé nourrir toute la planète, les ravages d'une croissance exponentielle de la production et de l'hyperconsommation des sociétés occidentales, en parallèle de l'extrême pauvreté des pays du Sud (thème cher à cet agronome anticolonialiste qui avait parcouru les coins les plus reculés de la planète). S'appuyant sur les conclusions du rapport du Club de Rome, *Halte à la croissance ?*, il insiste dès 1973 sur la nécessité qui est la nôtre de prendre conscience de nos ressources limitées et de tendre vers une « croissance zéro de notre consommation globale de produits industriels », au risque d'un

Et si l'ouvrage s'achève sur un exercice de prospective volontariste, celui-ci appelle des ruptures franches que l'on ne voit malheureusement pas poindre dans les orientations actuelles, ou dont on peut craindre qu'elles n'aient pas des effets correctifs aussi rapides que l'imaginent les auteurs.

Vincent Piveteau



« effondrement », avec « une surpopulation et une pollution devenues insoutenables ». Faut-il rappeler que la plupart des observateurs considéraient alors René Dumont comme un hurluberlu utopiste et qu'il recueillait... 1,3 % des suffrages à l'élection présidentielle de 1974 ?

Cette nouvelle édition de poche propose une longue préface inédite de Christophe Bonneuil qui met utilement l'ouvrage en perspective et permet de le contextualiser. Il observe par exemple que Dumont est alors devenu, « avec André Gorz, Françoise d'Eaubonne ou Cornelius Castoriadis, l'un des intellectuels qui ont su sortir la gauche de la matrice productiviste qui l'avait dominée tout au long du XX^e siècle ». Et il souligne la sagacité de « l'homme au pull-over rouge » qui, bien avant les autres, a su penser une écologie de solidarité internationale et anti-impérialiste.

Éric Fourreau

Bref panorama de quelques publications parues récemment.



Yggdrasil, le diouze, automne 2021
(<https://yggdrasil-mag.com>)

Comme annoncé à sa parution par ses créateurs, Yvan Saint-Jours et Pablo Servigne, *Yggdrasil* met un terme à son cycle de dix numéros avec un opus double baptisé « le Diouze ». On y lira notamment avec intérêt un entretien avec le psychanalyste Mattias Desmet, la rencontre entre Pablo Servigne et Kalune, ou encore la façon dont Jacques Tiberi (*Escape the City*) évoque les « collapsos » du dimanche. L'aventure se poursuit toutefois du côté de la maison d'édition, Dandelion, qui sort une nouvelle collection, « Racines », et renouvelle la collection « Devenir autonome ».



Village, hors-série n° 5, octobre 2021
(<https://villagemagazine.fr>)

Dans un hors-série coédité avec la Safer, « Quel devenir pour les terres ? », le magazine *Village* aborde la question essentielle du foncier. Articulé en trois parties (« Partager la terre », « Relocaliser, faire vivre les territoires », « Protéger l'agriculture, la biodiversité, les paysages »), il donne la part belle à celles et ceux qui « bougent », au rang desquels ces agriculteurs qui ont investi la ville de Mérignac pour développer une activité de maraîchage, ou encore ce Groupe de recherche en agriculture biologique, pionnier du genre, qui a pu poursuivre ses travaux sur l'agroforesterie à travers l'acquisition d'une ferme pilote dans la ceinture verte d'Avignon grâce au réseau Terre de Liens.